

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 17

Artikel: M. Buisson à Lausanne : l'attaque et la réponse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180383>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

peu chantée commence à se faire entendre au-delà de Vevey, à Montreux, par exemple; et de là on peut la suivre dans ses variations, d'un côté jusqu'aux Alpes de Bex et en Valais; et, de l'autre, en passant par le Pays-d'Enhaut, jusque dans la Gruyère et le sud-ouest du canton de Fribourg. La Savoie me paraît se rattacher aussi à ce groupe, sauf peut-être les environs de Genève où le patois est fort altéré.

Les patois du plateau et du Jura se distinguent surtout par une prononciation franche et nette de la consonne *t*. Dans le Jorat, par exemple, on dira *l'irè* ou *l'ètài malâdo*; dans la Gruyère, ce sera *l'ethâi malâdo*. Un autre exemple fera mieux comprendre ces différences. On dit dans le Jorat : *Lè felhè et lè trèvau ne sàvant pas iò l'è s'n hoteau*. Dans la Gruyère on dira : *Lè filhè et lè trèvau ne chavont pas iò cherè lou hoteau*. *Hoteau*, *hotheau* qui signifie maison, logement, cuisine, est le même que le français *hôtel*, qui continue de se dire dans le sens de demeure somptueuse.

Je m'en tiendrai à cette distinction générale. Au surplus, on ne trouve plus au-delà que des nuances difficiles à saisir, nuances qui varient d'un village à l'autre. Ici, par exemple, on dira *de l'iguie* pour de l'eau; là, ce sera *de l'aigue*, de *l'aiguie*, de *l'aidie* (ces deux derniers se prononcent en deux syllabes); ailleurs encore, de *l'aivoue*, de *l'ivoue*, de *l'aivoua*, de *l'ivoua*; si bien qu'on peut dire avec le doyen Bridel que ce mot varie presque à chaque fontaine.

En somme, on peut dire que tous nos patois ne diffèrent les uns des autres que par la prononciation et un nombre assez restreint de mots ou d'expressions locales, tandis que le fond de l'idiome est à peu près le même partout.

Les quelques mots qui précèdent ont servi d'introduction à la séance de patois donnée à Lausanne, l'hiver dernier, et répétée dans quelques villes du canton; aussi ne faut-il y voir qu'une courte introduction et non une étude approfondie.

L. F.

M. Buisson à Lausanne.

L'attaque et la réponse.

Nous continuons notre récit. — La conférence de M. Buisson, annoncée par la *Gazette*, de la manière flatteuse dont nous avons parlé, va s'ouvrir. Une foule avide de l'entendre envahit la salle du Casino, et bientôt le professeur, développant la première partie de son programme, critique avec une fermeté étonnante, une franchise rare, l'enseignement religieux dans les écoles. Entre ses mains, le catéchisme tombe en lambeaux; l'Ancien Testament, ses récits miraculeux ou surnaturels passent à l'état de légendes d'une morale plus ou moins édifiante, et l'histoire du peuple de Dieu va prendre sa place parmi les histoires profanes.

Tout cela est accompagné de réflexions souvent très justes, il est vrai, mais parfois exagérées sur l'effet que peut produire chez les jeunes intelligen-

ces la lecture de la Bible ou des manuels qui en sont tirés. Par ci par là, la méthode pédagogique de M. Buisson a paru d'une efficacité douteuse; tel est par exemple le libre examen laissé à l'enfant.

Il faut avouer qu'après la musique des frères Müller, dans le même local, le concert de M. Buisson était passablement discordant.

Cependant, nombre de gens qui étaient allés au Casino d'un air craintif, rabaissant le bord de leur chapeau, et s'efforçant de prouver à leurs alentours qu'une simple curiosité les y avaient amenés, prirent, en sortant de la séance, une toute autre allure. Le chapeau était mis plus coquettement, l'air était moins embarrassé, et, donnant essor à des idées longtemps contenues, ils disaient avec la meilleure grâce, à qui voulaient les entendre :

« Mais savez-vous qu'il y a là beaucoup de bon !...
« il y a du reste longtemps que tout ça me trottait
« par la tête. »

Ces réflexions se comprennent : le grelot était attaché.

Le Vaudois est toujours lent à se prononcer et craint constamment de se compromettre. Nous nous ressentons encore en cela de la domination bernoise. Qu'on nous permette de citer à cette occasion quelques lignes de M. J. Cart, empruntées à sa biographie de *Pierre Viret*, ouvrage remarquablement bien fait, et dont nous aurons le plaisir d'entretenir prochainement nos lecteurs :

Sous la dépendance et sous la main de fer d'un nouveau maître, les habitants du pays de Vaud offrirent le spectacle uniforme d'un affaissement moral et d'un esprit disposé à tout accepter en silence. Le caractère de notre peuple a donc été profondément et fâcheusement influencé par une domination étrangère aux dispositions naturelles, aux mœurs et aux habitudes que le temps avait formées; il a conservé pendant des siècles une disposition craintive et une impression énervante d'humiliation et d'infériorité. Le peuple vaudois s'est appris à cacher sa pensée, à accéder en apparence, du moins, à la volonté et à l'opinion d'autrui, et à traiter avec une certaine indifférence de graves sujets. Après 65 ans d'indépendance et de liberté, les traces du passé se montrent encore parmi nous et ne s'effacent que trop lentement.

M. Ray, dans son ouvrage intitulé : *Genève et les rives du Léman*, dit en parlant du caractère vaudois :

Inspirée par la théologie, la pensée vaudoise n'a pas embrassé le problème de la vie dans toute son étendue; aux déductions de la science, elle a préféré les instructions *a priori* de la foi; elle a négligé le côté rationnel et expérimental des choses. Les habitudes de réticence, de timidité, de cachoteries, encore subsistantes en fait de croyances, contribuent à l'incertitude de la situation actuelle.

Chacun connaît la réponse du batelier de Ville-neuve à quelqu'un qui lui demandait, en vue d'une course de montagne :

- Que pensez-vous du temps?
- Voilà, le temps est là.

Ces bateliers sont encore très nombreux parmi nous; depuis quelques jours nous avons entendu mainte fois ce petit dialogue :

- Êtes-vous pour ou contre M. Buisson?
- Voilà.
- Êtes-vous pour ou contre M. Chapuis?
- Je ne vois pas pourquoi je serais contre.

Il faut le dire, la seconde séance de M. Buisson a diminué l'intérêt de la première. Nous n'étions guère habitués à ces discours dans lesquels, en moins d'une heure, on démolit à la fois miracles, révélation, divinité du Christ, rédemption, Dieu personnel, Providence, efficacité de la prière, etc., en un mot tout un édifice religieux.

M. Buisson avouera que c'était nous dépouiller trop cavalièrement, et que s'il nous estime malades, le remède est un peu violent.

On nous dit que l'orthodoxie nous a conté des sornettes pendant dix-huit siècles; rien ne nous prouve que le christianisme libéral n'en veuille faire autant. Qu'on nous permette donc d'examiner et de réfléchir tout à l'aise; ne nous jetons dans les bras de personne.

Examiner sérieusement ces questions, chercher à se former une conviction, voilà quel doit être pour nous le but de ce mouvement religieux. Il ne faut point faire comme ceux qui, ébranlés par M. Buisson, croyaient que M. Chappuis allait donner des explications si claires, si nettes, qu'après l'avoir entendu on n'aurait plus qu'à croire et dormir.

Ils se trompaient. On entendra pendant longtemps encore des gens qui diront avec M. Chappuis: « Je crois, » et d'autres qui diront avec M. Buisson: « Je ne crois pas. » — Le moyen de les arranger?

M. Chappuis a cependant fait quelques concessions au mouvement actuel, qui ont fait plaisir à tous les amis du libre examen. Il a reconnu entr'autres que le dogme était perfectible et n'a point admis l'inspiration plénière: deux choses importantes à noter.

Les deux conférences données par ce professeur ont attiré au Casino une foule d'auditeurs non moins considérable que celle de M. Buisson et de M. Réville. — A son entrée dans la salle, M. Chappuis paraît ému. L'émotion, chez un orateur, est généralement d'un bon augure, et témoigne d'un bon cœur. Les paroles qu'on allait entendre ne pouvaient être que des paroles de paix.

Le professeur se présente d'abord à l'assemblée en s'appuyant sur ses trente années de professorat; puis, l'émotion disparaissant peu à peu, il donne essor à un préambule qui, pendant 25 minutes au moins, se hérissé de traits d'esprit, sous l'avalanche desquels l'adversaire devient un petit garçon, parfois plein de candeur et de bonnes intentions; mais tout cela se fait avec une grande douceur de ton, de la manière la plus indulgente et la plus chrétienne du monde.

Quant aux discours de M. Chappuis, considérés dans leur ensemble, nous n'avons pas besoin d'en faire l'éloge; ils sont de ceux qui classent leur auteur parmi les hommes dont notre pays peut s'honorer.

Capital et intérêts.

HISTOIRE TIRÉE DE LA VIE RÉELLE.

IV

Toutefois, plus Bastian se rapprochait de sa maison, et plus il se sentait embarrassé; il songeait à ce que sa Regina pen-

serait de sa réponse à la parabole de l'économe infidèle.

Ce qui doit arriver arrive, lui cria celle-ci, le visage rayonnant de joie lorsqu'il entra dans la chambre. Les choses n'auraient pu mieux aller. En un saut je me suis rendue chez le voisin Donath, et comme nous en venions à parler de la vache, il s'est trouvé qu'il en avait une à vendre, une de ses plus belles et de ses meilleures, tachetée justement comme tu les aimes. Je suis entrée de suite en marché, et j'ai obtenu cette superbe bête pour vingt florins. C'est une magnifique vache qui donne ses dix pots de lait chaque fois. Du même pas, j'ai commandé la corbeille au fromage, et maintenant je brûle d'impatience de tenir ma laiterie, battre du beurre et commencer la fromagerie. — Vraiment? dit Bastian à demi-voix, puis il ajouta avec timidité: « il se passera encore quelques jours, quelques semaines et même quelques mois avant que cela arrive. J'ai réfléchi à notre affaire et je trouve que mon idée de grand jardinage est une folie! Je crois que nous ne sommes faits ni l'un ni l'autre pour ce métier. — Ah! riposta Regina, ne me dis pas cela. Tu as commencé par me mettre l'eau à la bouche, et puis tu viens me dire que nous ne sommes faits ni l'un ni l'autre pour ce métier. As-tu perdu la raison? Mais enfin c'est trop tard. Le marché est conclu, j'ai donné un demi-florin d'arrhes! — Vraiment! dit Bastian tout confus. La chose s'arrangera; les Donath ne sont pas des arabes, ils te rendront le demi-florin, et on annulera le marché. Je vais te dire la chose, Regina, elle me pèse trop sur le cœur pour la garder plus longtemps. Mes projets sont anéantis, totalement anéantis. Le tisserand est dans l'impossibilité la plus absolue de me rendre l'argent, et, puisqu'il a tes vingt florins, j'ai pensé que je pouvais y ajouter mes vingt florins. Il nous en devra quarante; comme cela nous sommes tous deux intéressés à la chose, et, entre braves époux, c'est le mieux.

Quoi! s'écria Regina sérieusement fâchée, renoncer à traire ma vache! à faire du beurre et du fromage! Laisser passer en d'autres mains cette belle bête pour laquelle j'ai donné des arrhes, aller dire qu'on ne fasse pas la corbeille à fromage! Je ne le ferai pas, je ne saurais y consentir! Tu me dis de ne pas aller chez le tisserand parce que je suis trop sensible et que je me laisserai trop aisément attendrir; tu y vas toi-même, te faire pétrir comme pâte molle, te faire mener par le nez, et puis non seulement tu lui laisses mes vingt florins, mais tu lui donnes encore les tiens!

Bastian s'asseyait tout juste au moment où Regina dans son emportement se levait de sa chaise. « Maintenant, » lui dit-il, « rassieds-toi, Regina, et écoute avec calme ce qui s'est passé chez Peltzig!

Regina obéit à Bastian, sauf pour le calme, car elle avait la figure empourprée de colère, et ses yeux, d'ordinaire si doux, lançaient des éclairs.

Bastian se mit à lui raconter tout ce qui s'était passé. Le souvenir de la misère dont il venait d'être témoin lui attendrit de nouveau le cœur. C'était un poids sur son âme. La voix lui tremblait. Il essuyait des doigts les grosses larmes qui lui roulaient le long de ses joues. Regina l'écouta d'abord avec indifférence et avec autant de calme que son emportement le permettait. Peu à peu les idées impétueuses qui bouillaient en elle s'apaisèrent; les paroles de son mari, si bon et si affectueux, dominèrent l'orage qui finit par cesser. Enfin, Regina eut les yeux pleins de larmes. Toutefois elle n'eût pas été femme si elle se fût rendue de suite. Elle cacha sous un visage rogue l'attendrissement de son cœur. Elle fit, à cet égard, tout juste ce que Bastian avait fait chez Peltzig, et répondit: « tu ne penses pas, je présume, me calmer avec cette histoire. Il s'en faut de beaucoup, et je ne renoncerai pas si aisément à ma belle vache que toi à ton métier de grand jardinier. Arrive que voudra, je ne donne point la clef de l'armoire où sont les vingt florins!

Bastian comprit que le vent avait changé et que la partie était gagnée. Il releva la tête avec un doux sourire, et ajouta: s'il ne tient qu'à cela, c'est bon, la clef du buffet au pain ouvre le bahut où se trouve l'argent.

Regina ne put s'empêcher de rire; toutefois elle ne voulut point encore se tenir pour battue. « Eh! mauvais garnement que tu es, » dit-elle avec un sérieux comique, « d'où sais-tu